DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 396. 1er Juillet 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

LE FANTOME DE MASSENET

Il paraît qu'aux répétitions de *Panurge*, à la Gaîté-Lyrique, l'orchestre fut quelquefois conduit par... l'ombre même de Massenet !

Certains journaux d'Amérique ont publié cette singulière notice, envoyée au *New-York Times* par son correspondant parisien :

Paris, 20 avril.

L'intérêt que le Paris artistique éprouve pour l'événement le plus important de la saison, c'est-à-dire pour la première représentation de l'œuvre *Panurge*, dernière production de l'illustre compositeur Massenet, que le théâtre de la Gaîté-Lyrique prépare en ce moment, s'est accru extraordinairement par suite des affirmations des chanteurs et du personnel de la scène, qui assurent avoir vu le fantôme du compositeur durant toutes les répétitions.

On a gardé le secret sur cet événement extraordinaire durant une quinzaine, mais le fait ayant été enfin ébruité, la Gaîté s'est vue envahie par les musiciens, disciples et amis de Massenet, désireux d'obtenir des détails sur la prétendue apparition.

« J'observai l'apparition pour la première fois, durant la deuxième répétition, me dit le baryton, M. Marcoux. Elle se manifesta pendant le finale du deuxième acte, au côté droit de la scène. Je crus d'abord à une hallucination à moi personnelle, toutefois, je ne pouvais détourner les yeux de la figure que je voyais très nettement, habillée du vêtement gris qui lui était familier. Elle battait la mesure des mains et agitait la tête en signe d'approbation ou de désapprobation. Je ne dis rien par crainte du ridicule, et comme le « fantôme », ou ce qu'il était, n'apparut plus ce jour-là, je me bornai à prendre une dose de bromure pour calmer mes nerfs.

» Le lendemain, Mlle Lucy Arbell, qui jouait le rôle principal, me saisit tout à coup le bras, durant le duo du deuxième acte, et me dit à voix basse et pleine d'épouvante : « Regardez ! Regardez ! ».

» Là, au même endroit, se trouvait l'étrange figure, toujours occupée à faire le geste de diriger l'orchestre. J'avoue que nos voix tremblaient quand nous continuions à chanter.

» A un intervalle, plusieurs membres du personnel de la scène s'approchèrent du metteur en scène en disant qu'ils voyaient le fantôme de Massenet.

» Durant toutes les répétitions, nous vîmes l'apparition, toujours à la même place, mais pas toujours au même acte.

» Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les personnes qui n'avaient rien à faire avec le théâtre ne pouvaient pas voir le fantôme.

» M. Isola, directeur du théâtre, fit un jour braquer un appareil photographique vers l'endroit où se manifestait l'apparition ; l'opérateur se tint prêt à agir et ouvrit l'objectif au moment précis où quatre parmi nous voyaient fort bien la figure ; mais le négatif, lorsqu'il fut développé, ne montra rien du tout. Je ne puis m'expliquer cela. Je puis douter de mes propres yeux, mais il y a le témoignage des autres.

» Quel malheur que je ne sois pas spirite, pour pouvoir expliquer l'apparition », dit M. Isola.

Il ajouta ensuite.

« L'histoire de la Gaîté-Lyrique, qui date de quelques siècles déjà, comprend plusieurs évènements extraordinaires, dont justement des apparitions. Quelques anciens employés du théâtre sont disposés à admettre que celui-ci est hanté par un autre visiteur ; personnellement, je n'ai aucune théorie à avancer à ce sujet, mais, à un certain moment, je craignis que les répétitions ne pussent pas continuer. Tout le monde ne s'occupait que de l'extraordinaire phénomène ».

M. Marcel Simond, secrétaire général du théâtre, fut l'un des témoins de ces étranges manifestations. Il raconta qu'au premier moment, l'élément féminin de la troupe en rapporta une forte impression ; il y eut même des crises hystériques ; les ténors, les barytons, les basses étaient nerveux comme des fillettes sur les bancs de l'école, tandis que les employés évitaient de s'approcher à l'endroit où se trouvait la forme. Mais après un certain nombre de jours, on finit par s'habituer à l'étrange apparition et les répétitions procédèrent alors sans aucun obstacle.

« J'étais d'abord porté à croire qu'il s'agissait d'une plaisanterie et je fis faire une enquête, mais sans résultat. Quelqu'un émit l'hypothèse qu'un illusionniste s'amusait à mettre les chanteurs dans un état d'hallucination. Je fis examiner soigneusement tous les coins, toutes les cachettes du théâtre, en entretenant une parfaite vigilance, surtout

sur la scène. Le résultat fut négatif. Le fantôme continue à se montrer au milieu de nous ».

Emouvante histoire ! Mais quand on s'est précipité chez M. Isola, directeur de la Gaîté, chez M. Marcel



Simond, secrétaire général, ils ont démenti avec énergie. « Tout est faux, tout est inventé, se sont-ils écriés ; il ne s'est rien passé du tout. » Pour le coup, c'est peut-être aller trop loin. Le correspondant américain n'a pas inventé de toutes pièces son impressionnant récit. Il y aura eu chez une personne nerveuse, un instant de fantasme, d'hallucination ; un petit cri : « Ah ! ma chère, j'ai cru voir Massenet, avec son veston gris... » Il n'en fallait pas davantage dans un milieu aussi impressionnable et imaginatif que celui du plateau pour engendrer l'étonnante anecdote du Massenet posthume dirigeant les répétitions de sa pièce.

Le journaliste américain a brodé là-dessus assez maladroitement. On a fait remarquer, par exemple, qu'il montre Massenet souriant et tranquille, le bâton de chef d'orchestre à la main. Or, chacun sait dans le monde des théâtres combien Massenet, dirigeant l'exécution d'un de ses ouvrages était nerveux et irascible, lui habituellement si doux.

Donc, Massenet n'était pas aux répétitions de *Panurge*. Et on aurait envie d'en féliciter son ombre. Elle n'aura pas entendu les propos des bons confrères : « Encore du Massenet ! Quand sera t-on débarrassé de sa musiquette ? — Comment, mais il laisse cinq ou six opéras inédits — Il est des morts qu'il faut qu'on tue !... Etc. »

Mais je serais bien surpris si l'apparition de Massenet, qui se réduit à rien, comme vous le voyez, ne prenait place dans les annales du spiritisme, à côté de l'histoire, racontée par Myers, de ce chanteur si poli, M. Russel, qui un quart d'heure après avoir succombé à une attaque d'apoplexie, se présenta chez le compositeur Reeves pour lui remettre son rôle.

GEORGE MALET.

CLOTURE
DES
FÊTES CONSTANTINIENNES

Le dimanche 8 juin a eu lieu, à Rome, la dernière fête commémorative Constantinienne.

Dans l'église constantinienne des Saints-Pierre et Marcellin, en dehors de la Porte Majeure, une messe pontificale a été célébrée.

L'après-midi une procession solennelle, à laquelle ont pris part les Congrégations religieuses et les Séminaires romains est partie de l'église des Saints Pierre et Marcellin et s'est déroulée à Tor Pignatara. La bénédiction du Saint-Sacrement a été donnée sur un autel érigé en plein air devant le champ d'aviation au-delà duquel se profilent les monts albins.

Pendant la durée des fêtes constantiniennes a eu lieu à la basilique de Saint-Pierre l'ostension des grandes reliques : du Saint-Suaire, de la Sainte-Croix et le fer de la lance de saint Longin.

Le *Volto Santo* est une image de Notre-Seigneur qui, d'après une très ancienne tradition, a été imprimée sur le Saint-Suaire au moment de la Passion.

La *Lance* qui a percé le côté de Notre-Seigneur avait été ensevelie avec les autres instruments de la Passion, suivant la coutume des Juifs, saint André de Crête rapporte qu'elle fut retrouvée par sainte Hélène à côté de la croix ; elle fut remise à Innocent VIII par Bajazet.

Urbain VIII voulut joindre en 1629 à ces deux re-

liques une *Croix* faite du bois de celle sur laquelle le Sauveur a été attaché. Ce bois fut pris en partie de la grande pièce que l'impératrice sainte Hélène, mère du grand Constantin, avait donnée à la basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem, à Rome.

L. TOLMOR.

Le milieu ambiant

est une source naturelle de forces vitales et psychiques

(*suite et fin*)

Je me bornerai donc à donner ici quelques résultats généraux.

1° Le point le plus important, c'est que ces appareils tournent dans une armoire close (et vitrée pour permettre les observations, faites de loin au besoin avec des jumelles de théâtre): Un anémomètre biolique d'une sensibilité égale à celle des girateurs en rotation, reste immobile pendant la rotation du girateur; ce qui démontre l'immobilité de l'air.

2° Les antennes de carton sont moins énergiques que les antennes métalliques actionnant des girateurs de papier ou de clinquant. Ce fait est très important encore, parce que les courants d'air, *si c'étaient eux qui agissaient,* feraient tourner avec la même vitesse les girateurs, quelle que soit la nature des antennes (papier ou métal), les actionnant. Or, tandis que les antennes de carton provoquent 2, 3, 4 tours de girateurs à la minute, les antennes métalliques font passer, par exemple, de 3 à 5 tours ou de 4 à 6 tours à la minute, les rotations des girateurs. Cette lente giration est elle-même impressionnante, car on sent par la régularité remarquable de ces faibles vitesses sans « à-coup » que les courants d'air n'y sont pour rien.

M. Pravdine a même trouvé par ses expériences personnelles, que les antennes métalliques doublaient le nombre de tours.

Comment prouver que, dans ces cas, il s'agit bien d'une force analogue à celle que j'ai appelé « *biolicité animale* », et qui met mes girateurs en mouvement, grâce au fluide biolique qui émane de notre corps ou de nos mains?

Eh bien, j'ai procédé comme l'ont fait les physiciens, lorsqu'ils ont eu à démontrer que la terre et l'atmosphère étaient des sources d'électricité naturelle; ce qui se démontre en prouvant que les fluides électriques étudiés au moyen des appareils de physique ont les mêmes propriétés que les fluides puisés dans la terre ou notre atmosphère.

Or, d'après les expériences que j'ai faites, les analogies sont frappantes entre les propriétés de la biolicité naturelle étudiée actuellement, et celles de la biolicité animale que j'ai étudiée dans mes ouvrages.

D'abord, les 2 genres d'appareils similaires obéissent aux mêmes lois de rotation et avec des dispositifs presque identiques. Ensuite, la biolicité naturelle paraît obéir à cette loi fondamentale qui est celle-ci : *La chaleur est un excitant et un véhicule de la force biolique. La chaleur paraît augmenter l'énergie de toutes les manifestations et phénomènes où la biolicité animale entre en action.*

Que cette chaleur soit celle du soleil, soit naturelle dans l'ombre, soit provenant d'une source artificielle, j'ai pu par des expériences variées m'assurer que la *biolicité naturelle* obéit à cette loi fondamentale. Par exemple, si on augmente la température de l'armoire vitrée au moyen d'une petite lampe placée dans le bas de l'armoire, et ce pendant que l'anémomètre biolique de contrôle indique que l'air de l'armoire reste calme, ou ne donne pas de courants d'air capables de mettre en rotation le girateur en expérience, muni de ses deux antennes bioliques horizontales.

De même, la température ambiante des chambres d'expériences à air libre, permet encore de vérifier que la chaleur favorise la vitesse de rotation des girateurs. Ce sont là des résultats généraux et acquis. Certes, les rotations des girateurs ne sont pas continues. Par moment, et pendant des heures assez longues, le girateur s'arrête même le jour, tandis que la nuit on le voit se mettre à tourner; mais mes appareils ne sont pas encore parfaits. De plus, nous ne connaissons nullement les causes ambiantes ou cosmiques capables de justifier certaines anomalies. Cela viendra plus tard et l'étude systématique de cette question apportera les éclaircissements nécessaires.

Prenons, par exemple, les propriétés diathermanes de la chaleur lumineuse. Nous savons en physique que le pouvoir diathermane de la chaleur solaire lumineuse est plus considérable que celui de la chaleur obscure. C'est à tel point que ce principe est mis à profit par les jardiniers pour leurs serres et leurs cloches à melon de verre. La chaleur solaire lumineuse traverse facilement le verre, tandis que la chaleur obscure est retenue sous la cloche et en élève la température. Je suis convaincu qu'il doit se passer un phénomène analogue pour les biolicités naturelles et animales.

La lumière solaire doit être également un excitant de la biolicité et favoriser l'énergie de son action. Elle doit favoriser la pénétration de la biolicité naturelle chez les plantes et les animaux. *Elle doit exciter les réactions de l'énergie vitale de tous les êtres,* en favorisant les phénomènes d'entrée et d'extériorisation des fluides vitaux, ce qui devient un excitant des phénomènes vitaux en les activant très fortement. De là, cette action bienfaisante de la chaleur solaire *lumineuse* pour vivifier les êtres vivants. De là, l'étiolement des plantes qui pâtissent et s'anémient lorsqu'elles poussent à l'ombre.

Il s'agit ici de la biolicité naturelle qui pénètre dans le corps par la peau et leur superficie. On sait que le corps humain est un agrégat de cellules vivantes, que j'ai appelé *monobies*. Ce sont de véritables microzoaires, qui vivent aussi en partie pour leur compte, quoi qu'au service de l'agrégat corporel

général. Ce dernier agrégat (le corps), emprunte sa biolicité aux fluides éthéroïdes ambiants associés à l'air, et c'est notre machinerie pulmonaire qui se charge de transformer ces fluides naturels en biolicité animale propre à entretenir la vie des humains. Il n'en est pas moins exact que le milieu ambiant recèlant des sources de forces vitales et psychiques naturelles, tous les êtres, dont le corp baigne au milieu de ces fluides vivifiants et naturels, en reçoivent une énergie vitale supplémentaire, et nécessaire pour que les êtres restent en parfaite santé. De là, l'action vivifiante et bénéfique de l'air ambiant lumineux, s'exerçant par la peau, par toute la périphérie du corps et le pénétrant profondément par les propriétés de pénétration et d'excitation de la *biolicité lumineuse*, c'est-à-dire associé à la chaleur et à la lumière solaire.

Cette excitation disparaissant la nuit, il en résulte que tous les phénomènes vitaux sont ralentis. Les animaux (et même certaines plantes sensibles à ces actions), ressentent ces effets à tel point qu'ils sont poussés naturellement à se reposer et à dormir, en choisissant naturellement et poussés par les effets ressentis (en dehors de l'instinct), à rentrer dans leurs repaires, au moment où la nature elle-même ne fait plus sentir sur eux son activité naturelle, qui est le résultat des propriétés de la biolicité naturelle, la nuit.

Potentiel de la biolicité naturelle. — En 1885, les *Annales de Physique et de Chimie* (*publication officielle de l'Académie des Sciences*), ont inséré mon long mémoire sur les machines dynamo-électriques. J'y démontre que, toutes choses étant égales par ailleurs, si un moteur *quelconque* se meut dans un champ magnétique au moyen d'une force extérieure (force électrique), la vitesse de rotation du moteur est une fonction proportionnelle du potentiel électrique. Je puis appliquer ces considérations à mes moteurs bioliques qui sont dans le même cas.

Or, d'après les mesures que j'ai prises, et notamment celles des vitesses de rotation de mes girateurs, il en résulterait que si on suppose le champ biolique naturel constant en tel lieu de la surface terrestre, le *potentiel biolique* de la biolicité naturelle qui anime mes girateurs en plein air, varie entre le sixième et le dixième de la biolicité qui rayonne hors de notre corps.

C'est même cette différence de potentiel assez considérable qui permet à notre corps de se décharger de la biolicité en excès. Cela explique les phénomènes d'échange de fluides éthéroïdes entre le corps des êtres vivants et le milieu ambiant.

C'est un phénomène analogue qui se produit pour l'électricité statique, dont est chargé un gros conducteur de cuivre cylindrique. Il se décharge peu à peu, parce que le potentiel de la charge électrique est très supérieur à celui de l'air ambiant. Ce serait l'inverse, si au contraire, momentanément (orage), l'air ambiant recélait un potentiel supérieur, et dans ce cas, ce serait le conducteur qui prendrait une nouvelle charge électrique.

Les phénomènes sont analogues pour la *biolicité naturelle, et ainsi s'explique ces phénomènes d'échange de biolicité* (de charges et de décharges du corps), *entre le corps chargé de biolicité* (par l'ambiance et surtout par la machinerie pulmonaire qui engendre la biolicité animale), *et le milieu ambiant où il est plongé.*

G. DE TROMELIN.

Spirites et Prestidigitateurs

[Le Matin *a publié les deux articles suivants* :]

Une controverse scientifique sur le spiritisme n'est jamais close. Elle renaîtra toujours de ses cendres, car une expérience contradictoire ne prouve rien autre chose que le vif désaccord qui règne et régnera entre les sceptiques impénitents et les adeptes intransigeants.

Voici, en effet, que se réveille un vieux débat qui, l'an dernier, mit en émoi le monde de l'au-delà.

[*L'auteur veut évidemment dire « les gens qui s'oc- des choses de l'au-delà.» Car, pour « le monde de l'au-delà », il n'apparaît pas qu'il s'en soit ému.*]

M. Fernand Girod affirme, dans un mémoire où le détail abonde et auquel des instantanés photographiques donnent un grand luxe de précisions documentaires, que les facultés psychiques de son médium lui permettent de faire exécuter les sauts les plus extraordinaires à une table tenue à distance.

La discussion prit naissance dans le *Matin*, en juin 1912. A cette époque le Dr Albert Carpentier offrit 2.000 francs au médium, qui sévèrement contrôlé et les jambes emprisonnées dans un sac, parviendrait à déplacer, sans qu'il y ait eu le moindre contact, un objet isolé à 40 centimètres du cercle. M. Fernand Girod et Mme Mary Demange relevèrent le défi, mais l'expérience publique n'eut pas lieu,.

M. Fernand Girod et Mme Mary Demange n'en ont pas moins persévéré. Ils ont enfermé un guéridon léger au centre d'un dispositif isolateur vissé au parquet et constitué par quatre carrés de filet à mailles étroites formant les quatre faces. Autour de cet appareil, qui doit assurer la parfaite sincérité de l'épreuve, les spectateurs se rangent et se contrôlent mutuellement en faisant la chaîne des mains.

C'est alors que dans le médium vient s'incarner une personnalité fort bruyante qui n'est autre que « Marianne », la « personnalité seconde », Mme Mary Demange n'est plus et ne connaît plus Mme Mary Demange. Elle est « Marianne ». « Marianne », si elle est dans l'heureuses dispositions et si les esprits se montrent favorables, entre aussitôt en convulsions ;

elle se renverse sur sa chaise, ses yeux se désorbitent, sa chevelure défaite balaye sa face crispée, ses bras et ses jambes se tendent et se détendent en mouvements saccadés; enfin elle s'époumone et pousse des clameurs gutturales, dont souffrent les tympans non éduqués.

De la tête, du cœur, de l'épigastre, du tronc, des jambes ou d'une main de « Marianne » se dirige vers le guéridon une force irrésistible qui le soulèvera. La table se retire dans la direction opposée au médium — l'attraction étant plus rare et contrariée par la lumière — ou bien elle s'élève verticalement contre les parois de l'isolateur, enjambe celui-ci et va choir lourdement dans la salle.

Tout ceci est fort impressionnant. Mais ce qui l'est davantage, c'est que, sur une plaque photographique impressionnée à la lueur rapide d'un éclair de magnésium, M. Girod a découvert une fulguration singulière « qui avait son point radiant au-dessus de la tête des assistants et dont le prolongement semblait accompagner la table dans sa chute ». Ne serions-nous pas ici, demande-t-il, en présence de la force productrice du phénomène, en présence de la photographie de l'esprit lui-même ?

M. Caroly, mage moderne, traite de billeversées toutes ces constatations troublantes. M. Caroly est un prestidigitateur de qualité qui n'attribue rien de surnaturel à son art. Il ne croit pas au spiritisme et il a plus de respect pour le tour savant de passe-passe que pour la réincarnation des esprits.

— J'ai assisté, nous a-t-il confié, à une expérience de M. Girod. J'ai vu Mme Mary Demange et je suis rentré pleinement édifié. D'abord, obscurité complète dans la salle : La lumière apeure les esprits. Ensuite, impossibilité absolue de tout contrôle efficace.

» On ne doit pas bouger, mais il ne faut pas contrarier le médium. Si on lui tient le bras, il se dégage par un mouvement brusque, attribué à son état physiologique particulier, et la table monte ; si on lui surveille le pied, il se dégage encore avec rapidité, et la table tombe.

» On donne alors la lumière : le médium a repris son attitude. Trop tard ! Si on insiste, si on veut retenir le bras ou la jambe qui se lance, le médium proteste ; il ne veut plus de votre voisinage et il réclame un contrôleur plus complaisant. Si on l'attache, les esprits ne « marchent » plus. Si on dessine à la craie, sur le parquet, les semelles de chaque assistant installé, on oublie de marquer l'emplacement des pieds du médium, car, n'est-ce pas, un médium possédé des esprits s'agite beaucoup et on ne peut raisonnablement exiger de lui qu'il se contienne. Si... mais M. Girod a réponse à toutes les objections, comme moi-même, dans mon métier, j'ai une explication pour toutes les curiosités de l'auditoire.

» Marianne était, nous a-t-on dit, une fille sans éducation qui vivait à la période préhistorique. Elle crie beaucoup. Elle hurle et trépigne, tant et si bien qu'un soir les voisins et le concierge, las d'un tel tumulte, frappèrent à la porte et parlèrent d'aller se plaindre à la préfecture. « Marianne » connait le boulevard du Palais ; elle se radoucit et mit une sourdine.

» La vérité, à mon avis, c'est que Mme Demange parvient à lancer dans le filet un coup de pied, qui décèle chez elle une remarquable puissance musculaire et un joli développement des membres inférieurs. Elle atteint et projette la table hors du cercle, et pendant qu'elle ramène promptement sa jambe sur la ligne, la force élastique du filet ramène celui-ci à sa position normale. Il en est de même pour le jet en avant du bras. Quant à la « photographie de l'esprit », n'en parlons pas, si vous voulez ? Tous les professionnels vous diront que la fulguration remarquée sur la plaque provient d'un déplacement de l'appareil...

» La controverse demeure, avec ceci d'acquis cependant, que M. Girod reconnaît qu'il ne peut opérer en pleine lumière et qu'il est parfois des médiums qui fraudent inconsciemment.

» On peut tout expliquer, avec cet euphémisme... mais on ne démontre rien. En tout cas, j'offre toujours 2.000 francs à quiconque fera, sous mes yeux, une expérience loyale qu'il ne me sera possible de comprendre ».

C'est un nouveau défi. Le relèvera-t-on ?

[*M. Girod ne manqua pas de répondre à cette vive attaque, et voici le second article que publia* Le Matin]

Il ne faut pas jouer avec le spiritisme. C'est un jeu dangereux.

Effleurer ce sujet délicat, c'est échauffer les « esprits » et engendrer les plus graves querelles.

Il existe deux camps, donc deux écoles. Le spirite croit dur comme fer à l'intervention du surnaturel. Le prestidigitateur, homme positif, sorcier perfectionné par le travail de vingt siècles, se fie à sa science, qui est faite d'habileté, d'intelligence, de roueries, et il demande à l'électricité et à la chimie, fées complaisantes, de l'assister dans l'art d' « épater » ses contemporains.

M. Girod et Mme Mary Demange affirment qu'une force mystérieuse, émanant de l'organisme du médium lui-même, parvient, sans aucune aide physique, à faire exécuter les plus curieuses cabrioles à de légers guéridons. Nos lecteurs ont vu quel cas faisait de

ces prouesses un prestidigitateur passé maître en son métier, M. Caroly.

M. Girod s'est montré surpris de cette discussion. Il nous l'écrit.

« M. Caroly, dit-il, a bien tardé pour exposer sa façon de penser. Je lui rappellerai que les phénomènes de lévitation se sont produits devant lui, alors que les jambes de Mme Demange étaient entravées; que lui-même avait assisté à la délimitation, à la craie, des pieds de chaque assistant, ceux du médium compris, et que le dessous du plateau du guéridon avait été blanchi à la craie pour déceler les contacts, s'il s'en produisait.. Il y a beau jour que, dans nos rangs, des contre-défis ont été lancés aux prestidigitateurs qui voudraient reproduire, par les moyens de leur art, et contrôlés comme le sont nos médiums, les phénomènes de déplacement sans contact : il y a un prix de 10.000 francs à gagner. Que messieurs les prestidigitateurs commencent!... »

Ayant lu, M. Caroly a sour·, et le sourire du magicien dévoilait toute sa pensée sans qu'il eût besoin de la développer. Il parla cependant, et en ces termes :

— Je me suis rendu chez M. Girod sous un nom d'emprunt, car il paraît que la présence d'un prestidigitateur aurait troublé le médium s'il l'avait connue. J'ai entendu, j'ai vu, je suis rentré chez moi pleinement édifié et, quand vous êtes venu me questionner sur mes impressions je vous les ai livrées telles qu'elles sont, sans me douter qu'elles causeraient un si vif chagrin à mon contradicteur.

» La lettre de M. Girod ne modifie rien à mon sentiment. Je n'ai pas l'intention d'engager une polémique sur un sujet si éloigné de mon art, mais je peux vous assurer qu'aucun phénomène — je dis bien : *aucun* — ne se produisit chaque fois que, sur mes instances, les jambes du médium furent solidement attachées aux pieds de la chaise. A ce moment, Mme Mary Demange se trouva fatiguée, les esprits aussi, et la table ne se déplaça pas d'un pouce. Le guéridon n'a repris sa liberté — simple coïncidence, je l'admets — qu'avec les jambes du médium.

» Il est exact que le plateau fut blanchi à la craie. Il s'agissait alors de renouveler, en la vérifiant, l'expérience qui consiste à faire sauter un tambour de basque posé sur un guéridon, et sans que celui-ci remue. Le plateau a été blanchi, c'est vrai, mais Mme Mary Demange éluda l'épreuve et passa à d'autres exercices.

» J'ai constaté. Les spirites ont plus d'un tour dans leur sac. Une séance ne permet peut-être pas de découvrir les moyens pourtant bien grossiers qu'ils emploient, mais un professionnel doit y parvenir avec un peu de persévérance.

» Je ne veux pas nier de parti pris le surnaturel. Que M. Girod et Mme Mary Demange perfectionnent les communications qu'ils ont avec les esprits, et lorsqu'ils seront prêts, lorsqu'ils pourront opérer dans une lumière suffisante pour permettre un contrôle vraiment efficace, alors nous verrons quel crédit on doit leur accorder. Armons-nous de patience... »

Pas davantage que M. Caroly, le directeur d'un théâtre d'illusion des boulevards, M. Méliès, ne croit à la matérialisation des esprits. Il est, avec ceux-ci, dans les termes les plus fâcheux.

M. Méliès a quarante ans de pratique. Il a fait évoluer, sur la scène qu'il dirige, tout un peuple de fantômes, mais il confesse, modestement, qu'il n'a aucune relation avec le monde d'outre-tombe. Ses fantômes sont en chair et en os...

— Je réalise ici, nous a t-il dit, tout ce qu'un spirite convaincu peut réaliser dans le cercle le plus intime. Mes tables, mes armoires, mes chaises, tout mon mobilier, en un mot, obéit, sans contact apparent, à une force irrésistible qui se charge de « chambarder » un intérieur sans que le spectateur le plus averti puisse découvrir la machinerie qui commande à cette sarabande. Tout est truqué; aucun « truc » n'est visible. Une personne prévenue peut nous accompagner sur la scène, y circuler avec nous, chercher, tâter, fouiller, nous assister directement, elle ne trouvera rien. Nous prouvons même — oui, monsieur! — que chaque objet est libre de tout lien !... Le prodige et le miracle, voilà qui nous connaît...

» Les prestidigitateurs font mieux que les spirites Eux seuls peuvent dire de la réincarnation des esprits que c'est là la plus divertissante mystification dans laquelle soit tombé le monde savant.

» Les spirites ne veulent pas se prêter aux expériences que nous leur proposons. Ils trouvent nos conditions draconiennes. C'est qu'ils agissent comme nous agissons nous-mêmes. Ils ont, comme nous, recours à l'adresse physique, à la chimie, à l'électricité, aux complicités éparses dans la salle, aux cent fils invisibles qui soutiennent un objet et qui sont disposés de façon à pouvoir se déplacer rapidement, suivant les besoins du spectacle. Ils font du surnaturel avec les forces naturelles dont dispose l'homme d'aujourd'hui.

» Fatiguer le néophyte, voilà leur système. La machinerie et le truquage interviennent ensuite. Alors, brusquement, le guéridon saute ou un fantôme surgit, et comme personne n'a vu, tout le monde croit. C'est ahurissant de promptitude et d'habileté, mais il ne faut voir là que de la promptitude et de l'habileté.

» Des médiums qui vivent aux crochets des esprits

sont venus me proposer de m'associer à eux pour exploiter la crédulité publique. J'ai, naturellement, repoussé ces offres, mais vous devez comprendre maintenant les raisons de mon scepticisme... Je sais trop bien pour croire... »

[*M. Remy a publié un curieux volume de comparaison entre les procédés des spirites et ceux des illusionnistes. Toutefois l'incrédulité totale des prestidigitateurs est un peu grossière. Les Pères du second concile de Baltimore disaient déjà, en 1866, que le grand nombre des faits merveilleux provoqués dans les séances de spiritisme sont le fruit de la fraude, de la crédulité ou de l'art du prestidigitateur; mais ajoutaient : « Toutefois, on peut à peine douter que certains ne soient dûs à l'intervention diabolique, toute autre explication paraissant insuffisante. »*]

G. M.

Une Histoire de Revenants

Vous souhaitez que je mette sur le papier l'histoire de spectres que je vous ai racontée dans notre dernière entrevue ; la voici. Je fais toutefois observer que je ne suis ni spirite, ni occultiste, ni rien de semblable, et que je n'ai eu ni le temps, ni l'envie, ni l'occasion de m'occuper de ces sortes de choses. Je demeurerais dans mon opinion primitive, à savoir que tout cela est une question de vertige ou d'imagination, quand bien même ne se serait pas produit cet événement, l'unique histoire de revenants à laquelle j'aie été mêlé, et qui ne peut être expliquée que par l'hypothèse de la quatrième dimension.

C'était vraisemblablement en l'année 1899 (je n'ai aucun souvenir de la date exacte), lorsque j'occupais à Prague un appartement au rez-de-chaussée d'une nouvelle maison dans le faubourg de Carolinenthal ; le nom de la rue et le numéro de la maison sont sortis de ma mémoire.

Après quelques semaines passées dans une absolue tranquillité, la sonnette électrique de la maison retentit tout à coup une nuit, entre une heure et deux heures du matin. Nous étions déjà couchés : pensant que c'était un télégraphiste, je me levai et j'ouvris la porte de l'appartement ; mais il n'y avait personne.

A partir de ce moment, la sonnerie retentit chaque nuit, à peu près au même moment, d'abord une fois, puis brièvement à deux reprises, puis plus souvent et plus longuement.

La chose commençant à me paraître fort ennuyeuse, je prévins le concierge de la maison ; il supposait qu'il s'agissait d'une farce faite pour s'amuser par les autres locataires. Je résolus de veiller la nuit suivante pour épier les prétendus perturbateurs de mon repos. Lorsque le moment critique approcha, conformément à mon plan, je me plaçai dans le corridor avec un revolver chargé, j'appuyai l'oreille à la porte et j'attendis les événements. Précisément, au moment indiqué, la sonnette retentit, et bien que je n'aie pu entendre personne, je me rejetai d'un élan à l'intérieur, sans avoir distingué autre chse que le concierge, placé aux aguets dans un coin obscur, et armé d'une hache. De son côté, il n'avait rien vu, et il émit l'idée connue que rien ne pouvait mettre en mouvement une conduite électrique.

Je me tranquillisai ensuite, et je pris la précaution de serrer un morceau de bois entre le battant et la cloche. Quand j'eus terminé ce travail et que je voulus me recoucher, j'entendis au dehors un coup violent, comme si quelqu'un pressait impatiemment avec un doigt osseux sur le bouton de la sonnette. Je m'élance de nouveau dehors, cette fois avec une lumière ; je ne perçois qu'un *tac tac tac* toujours plus rapide, ininterrompu, d'une rapidité frénétique, comme si le susdit personnage voltigeait du dedans en dehors. A ce moment, la cale de bois tombe, en tout cas à la suite d'un choc brutal, et la sonnette retentit franchement pendant une minute, avec un tel frémissement que peu à peu toute la maison s'attroupe. Pour moi, la chose était bizarre : je me résolus à enlever sonnette, et j'allai dormir.

Le jour suivant, l'électricien vint ; il frappa, il écouta et conclut qu'il n'était pas impossible qu'une perturbation électrique fût la cause de tout cela, courant approché, court circuit, etc. En tout cas, je ne me servis plus de la sonnette, et je plaçai à l'extérieur une affiche : « On est prié de frapper. » Alors eut lieu une période de quelques semaines de repos.

Une nuit, à l'heure en question, on frappa à la porte de notre chambre à coucher. Le coup était bref, mais très fort, si bien que ma femme et moi fûmes réveillés en même temps. Rien de visible.

Depuis ce moment, on frappa chaque nuit, d'abord seulement à notre porte, puis toujours davantage ; on martela toutes les portes comme avec le poing ; cela était semblable à l'impression éprouvée lorsque des objets s'entrechoquent de tout leur poids. Puis une tempête commença à s'élever de la cave contre notre plancher : bientôt ce fut un tapage infernal. J'avais prévenu la police : elle fit des investigations dans la cave au plus fort du vacarme ; mais elle découvrit aussi peu de choses que les habitants de la maison et les centaines de personnes qui se tenaient dans la rue et prêtaient l'oreille à la chasse. L'histoire de la

maison des revenants avait gagné un cercle déjà assez lointain, et naturellement on ne parlait pas d'autre chose dans le quartier.

J'avais employé la meilleure part de ma bravoure : je déménageai *stando pede* en utilisant la clause d'inhabitabilité.

Dans la suite, j'eus encore souvent de temps à autre des nouvelles de mon ancien appartement. Il avait été longtemps vide, puis, plus tard, de nouveau loué. Il n'a plus été question de revenants, au moins durant mon séjour à Prague.

Telle est mon histoire de revenants, diverses personnalités versées dans le spiritisme ont essayé de l'expliquer, aucune de ces explications ne m'a parfaitement satisfait. Mais il y a quelque chose de certain, c'est que je suis bien aise de n'avoir pas eu à subir une autre expérience de ce genre.

Berlin, 11 mai 1913.

E. N. von Reznicek.

(*Süddeutsche Monatshefte.*)

ÉCHOS

Jubilés Allemands

[*Conclusion d'un éloquent feuilleton publié sous ce titre par Charles Vincent à la « Gazette de France », à propos du 25° anniversaire de l'Empereur Guillaume, que fête l'Allemagne*].

Le nombre Dix, « nombre parfait » de Pythagore et de la Mystique, s'inscrit au jubilé de l'Empereur Léopold Ier. Il ne marqua qu'une période de revers, en Occident, car le règne de ce prince fut dépassé en durée et éclipsé en gloire par celui du roi de France, Louis-le-Grand. Léopold perdit la Flandre et l'Alsace, comme l'Espagne avait perdu les Pays-Bas et la Franche-Comté. Il dut signer en vaincu les traités d'Aix-la-Chapelle et de Nimègue. La paix de Ryswick, qui consacra l'usurpation de la Maison d'Orange en Angleterre, les victoires du prince Eugène à Crémone, à Turin et à Malplaquet, suivies de son échec à Denain, ne donnèrent rien à la Maison d'Autriche, et elle dut renoncer, pour le second fils de l'Empereur, au trône d'Espagne, où s'assit Philippe d'Anjou.

Au reste, l'étoile du Saint-Empire pâlissait visiblement. Lorsque la « pragmatique sanction » de Charles VI eut assuré, — mal assuré faudrait-il dire, — le sceptre à Marie-Thérèse, et que le mariage de celle-ci eut introduit François de Lorraine au lit des Hapsbourg, la période guerrière se rouvrit. Elle n'amena que des dommages. On ne put plus nommer la *felix Austria*, sans évoquer le souvenir de Molwitz, de Czaslau, de Custrin, de Zorndorff, de Rosbach. Il y eut moins de « jubilation » que de pleur dans le noble règne de cette Impératrice, que ses sujets hongrois avaient acclamée, en langue latine, de ce magnifique cri de fidélité :

« Mourons pour *notre roi* Marie-Thérèse ! »

A la clarté de la philosophie de l'histoire, ce « jubilé » célébra, peut-on dire, les derniers jours de l'Empire d'Allemagne, — j'entends de l'Empire catholique. Ce fut l'une des plus grandes fautes de la France d'avoir permis au destin de donner une épée pour hochet à la Prusse au berceau. Cette épée de Frédéric II, qui lui ravit la Silésie, l'Autriche devait la revoir se tourner contre elle à Sadowa, et la France en subit la morsure à Sedan. Alors, — comme plus tard dans la conquête du Sleswig, — les Hapsbourg s'associèrent au démembrement de la Pologne. Dès lors l'inéluctable justice de Dieu « changea leur flambeau de sa place », et les temps s'annoncèrent où, du cadavre de l'Empire catholique, allait surgir l'Empire protestant.

Ce fut en 1806, après Iéna, qu'il mourut, cet Empire catholique. Et ce fut le douzième jubilé, celui de l'empereur François II,

La Révolution avait passé, ouragan dévastateur, sur le globe. L'Apollyon Corse, chevelu comme les vieux Gaulois, comme les rois des premières dynasties françaises, chevauchant la « cavale indomptable et rebelle» foulait l'Europe en un bain de sang, ainsi que le pressoir invisible foule « le vin de la colère de Dieu » Rivoli, Marengo, Austerlitz, Wagram écrrsaient, l'un après l'autre, les suprêmes efforts de la Maison d'Autriche. Car elle n'était plus que la « Maison d'Autriche ». A la vérité, on lui laissait son titre « impérial », vaine parure, bandeau de théâtre, réplique fourrée du diadème de Charlemagne, de Lothaire et de Charles Quint. L' « Empire d'Allemagne » était mort à Presbourg. L' « aigle ravisseur » en avait volé les fleurons pour les ceindre à sa propre tête. Le grand corps gisait, sans nom, sur l'Europe déchiquetée. Le Congrès de Vienne ne le ressuscita point.

Pourtant, alors même que les vents du Ciel balayaient sa poussière, la place de son ossature géante se dessinait encore sur la terre, du Danube à la mer du Nord. Elle y demeura soixante-quatre ans, attendant que l' « esprit de vie », qui souffle, — « et l'on ne sait d'où il vient ni où il va », — mît une chair nouvelle, d'autres nerfs et d'autres ligaments, sur ces os dénudés par la foudre du Ciel.

Soixante-quatre ans, ai-je dit, la place resta vide. Voici quarante-trois ans qu'elle est occupée. La France a oublié que le 18 janvier de l'année 1871, à Versailles, dans le palais du Grand Roi, l'Empire d'Allemagne s'est ranimé soudain. Pour accomplir ce prodige, il avait fallu une monstrueuse incantation. Les puissances obscures y mêlaient leurs conjurations maléfiques. De même qu'à l' « Elixir de longue vie » il était indispensable d'ajouter le sang d'une victime humaine, au philtre revivificateur de l'Empire la Révolution avait prodigué le sang de la Fille aînée de l'Eglise.

Que l'on lise, dans le *Macbeth* de Shakespeare, la liste des ingrédients qui mijotent dans l'infernal chaudron des sorcières. La France avait tout fourni de sa propre substance : la langue de l'aspic voltairien, le cœur des tigres de la Convention, le ventre des crapauds du Marais, jusqu'au doigt de l'enfant mort au Temple. Pour que rien n'y manquât, on y avait jeté les têtes royales du 21 janvier 1793, en sorte qu'au malheur des Bourbons s'était uni le malheur des Hapsbourg. Puis le tout s'était délayé dans les hécatombes de Waterloo et de Sedan. Et tout cela avait permis aux Empuses maçonniques de saluer de leurs ricanements le revenant du Saint-Empire : « Macbeth, tu seras roi! »

Eh bien! C'est de ce revenant, à sa troisième tête, que l'Allemagne célèbre la jubilé.

Si elle y prenait garde, elle reconnaîtrait en lui l'imposture du verbe négateur. Car il n'a de l'Empire que le nom. Celui qui le précéda est mort, est bien mort. Son ombre hante peut-être Schœnbrünn; elle n'erre pas dans les nuits féeriques de Potsdam. L'âme collective, évoquée du passé, pour animer mensongèrement ce corps, né du prestige de la violence, peut être reproduite de celles d'Henry IV, de Barberousse, de Frédéric II, qui, tous les trois, combattirent l'Eglise, elle n'est point issue de Charlemagne, de Lothaire, de Sigismond et Maximilien. Et ce treizième jubilé n'est pas de la même nature que les douze qui l'ont précédé. Trop de bonheur, ou trop de chance, y éclate avec insolence. Il ressemble à l'apogée de l'homme dont la Bible dit que sa tête, comme les cèdres du Liban, se cache dans les nuées du ciel. Or les nuées portent la foudre, et le Saint Livre achève sa peinture par ces mots redoutables :

« *Transivi, et non erat* »
« J'ai passé, et il n'était plus ».

L'Empereur du treizième siècle a, dit-on, des soucis sur l'avenir de sa race, et l'on assure qu'il a lu la prophétie du Frère Herman, de Lehnin :

« *Tandem sceptra gerit*
« *Qui stemmatis ultimus erit* ».

Le repas de Sainte-Marie des Anges

La bibliothèque franciscaine s'enrichit tous les jours. Une immense moisson a poussé autour du délicieux jardin des Fioretti. Voici un nouveau livre de M. L. Moisson, non pas sur le Poverello lui-même, mais sur sa fille bien-aimée, la sainte et charmante abbesse de Saint-Damien, sainte Claire. « Déjà son nom à lui seul nous pénètre d'un parfum délicieux de pureté, de grâce virginale, dit M. Teodor de Wyzewa, dans sa préface ; et d'ailleurs, les mots *Clara claris*, par lesquels le pape Alexandre IV commençait, en 1255, la bulle de canonisation de sainte Claire, nous montrent assez de quelle manière les contemporains de la sainte avaient apprécié sur le champ l'attrait symbolique de ce nom adorablement lumineux et limpide, renforçant par sa musique même l'harmonieuse douceur de l'image qu'il évoque. Sans compter que, s'inspirant à coup sûr de cette image et de cette musique, le peintre poète siennois Simone Martini nous a laissé une représentation de sainte Claire qui, liée désormais en nous avec le souvenir de celle-ci, achève de la revêtir pour nous d'une beauté presque surnaturelle. Qui n'a conservé dans ses yeux le ravissement de cette longue et pâle figure de princesse au visage pensif, si profondément plongée dans la contemplation d'une réalité supérieure que jamais, nous le sentons bien, son noble regard n'a consenti à descendre sur les vains simulacres de nos joies d'ici-bas? Impossible de concevoir une créature humaine plus entièrement affranchie de toute servitude terrestre, plus librement rayonnante d'un reflet merveilleux de l'éternelle Clarté... »

Mais elle ne fut pas qu'une contemplatrice, comme tendrait à le faire croire la fresque de Simone Martini. La fécondité de son zèle pratique fut admirable. Et c'est l'union de ces deux éléments, contemplation spirituelle, activité pratique, qui lui valut la paternelle amitié de saint François d'Assise.

Du livre touchant et charmant de M. Moisson, tout illuminé de poésie ombrienne, nous détachons les pages où il montre le repas offert par saint François à sainte Claire, dans le petit jardin de la Portioncule, un soir de printemps. C'est un des miracles les plus émouvants de la légende des deux saints. Une flamme parut tout à coup envelopper le monastère, et les populations voisines accoururent :

Les établissements des Pauvres-Dames s'étaient multipliés, l'ordre avait pris une grande extension. Claire, au milieu de sa sollicitude, éprouvait le besoin, sans cesse renaissant, de la sage direction et des lumières surnatu-

relles du Poverello. Elle n'eut voulu rien faire qui n'eût été concerté entre eux.

Mais François, nous l'avons vu, se dérobait souvent et la sainte abbesse trouvait ses visites toujours trop rares et trop courtes. D'un autre côté elle souhaitait depuis longtemps revoir Sainte-Marie des Anges, ce lieu cher à son cœur, où elle avait renoncé au monde pour se consacrer à Dieu. Elle exprima donc à François le désir de passer un jour avec lui et de partager son modeste repas. Le Poverello, qui l'avait jusque-là conduite par la voie du renoncement, ne jugea pas à propos de lui accorder ce qu'elle sollicitait avec tant d'instances. Claire ne se découragea pas.

Les religieux de Saint-François ayant appris quel était l'objet de ces demandes réitérées, connaissant du reste sa vertu, résolurent de fléchir leur bienheureux père. « Père, lui dirent-ils, bien simplement, ainsi que le saint aimait qu'on lui parlât, croyez-vous que la sévérité dont vous usez dans cette circonstance soit bien conforme à l'esprit de charité que Dieu recommande d'une manière si formelle à ses serviteurs ? Claire, cette vierge chérie de Dieu, sollicite une chose facile et de peu d'importance, pourquoi la lui refuser puisqu'elle y attache tant de prix ? Vous oubliez donc que c'est grâce à vos conseils qu'elle a renoncé au monde et à tous les biens terrestres, qu'elle a méprisé toutes les joies d'ici-bas ? N'est-elle pas votre fille ? Et à vrai dire vous demanderait-elle une faveur cent fois plus grande, vous ne devriez pas la lui refuser. — Vous croyez donc, répondit le saint, que je dois me rendre à son désir ? — Oui, père, s'écrièrent les frères, Claire mérite que vous lui accordiez cette consolation. — Eh bien, reprit François, votre avis est le mien ; et pour que la joie de notre sœur soit plus grande, je veux qu'elle vienne prendre ce repas à Sainte-Marie des Anges. Depuis longtemps déjà elle est enfermée à Saint-Damien, ce sera pour elle un bonheur de revoir ce couvent où elle a quitté les livrées du monde pour prendre le voile des épouses de Jésus-Christ. C'est là que nous mangerons ensemble au nom du Seigneur. »



« L'ABBESSE DE SAINT-DAMIEN », *d'après la fresque de Simone Martini.*

Aussitôt les frères allèrent en donner avis à la sainte abbesse. Claire est au comble de ses vœux. Sa première pensée est de remercier le Seigneur. Solitaire et cloîtrée depuis tant d'années, elle va, pour la dernière fois, sans doute, revoir les lieux chers à son souvenir. Elle pourra causer librement avec François, épancher dans son âme le trop plein de la sienne.

... Ces agapes fraternelles commençaient à peine, que l'esprit d'en haut s'emparant soudainement du Patriarche

il se mit à parler de Dieu avec plus d'éloquence que jamais. « Il le fit, disent les historiens de l'ordre, d'une manière si élevée et si touchante que tous les cœurs furent embrasés. Ses hôtes ravis en extase, comblés de l'abondance des dons célestes, offrirent bientôt un spectacle presque semblable à celui du Cénacle, autrefois visité par l'esprit de Dieu ».

Mais une clarté inconnue, semblable à une flamme brillante, apparaît sur la Portioncule. Les habitants d'Assise, de Bastia et de Bettona, croient que l'église, le couvent et le bois voisin sont la proie des flammes. Effrayés, ils accourent en toute hâte pour éteindre l'incendie. Ils franchissent la clôture et pénètrent dans le couvent. Aucun des heureux convives ne les aperçoit, ils sont absorbés dans la contemplation des choses divines. Quelle n'est pas la surprise des nouveaux venus à l'aspect d'une scène si attendrissante... ravis d'admiration ils comprennent le pourquoi de cet incendie, symbole de celui qui embrasait les âmes. Ils n'osent proférer un mot de peur de mêler des paroles profanes à de séraphiques entretiens. Ils se retirent silencieux, émus, pleins de respect pour celui qu'ils étaient habitués à vénérer et ne rentrent chez eux que pour publier les merveilles dont ils viennent d'être les témoins.

Cette gracieuse légende est citée dans la vie de sainte Claire entre crochets, elle n'y est, sans doute, que par interpolation. Barthélemi de Pise, qui la rapporte au livre des Conformités, l'avait empruntée aux *Fioretti*. Thomas de Celano, qui a écrit la vie de sainte Claire, n'en est pas l'auteur. « De son temps, dit l'abbé Le Monnier, on ne disait pas Sainte-Marie des Anges, mais Sainte-Marie de la Portioncule ».

La vie des saints est assez belle pour qu'il soit inutile d'insister sur un fait insuffisamment prouvé. La peinture a popularisé celui-là, qui fait partie du trésor poétique et mystique de l'humanité.

Suicides d'animaux

Le bruit courait l'autre jour que la populaire girafe du Muséum venait de se suicider. Son sort lui était devenu intolérable. La nature l'avait douée d'un long col, pour cueillir la nourriture à la cime des palmiers, non dans la main des marmots, dont elle faisait la joie. S'abaisser ainsi était pour le hautain animal une humiliation.

Que le suicide ait fait ou non, parmi les animaux, une victime de plus, il est certain que l'impulsion de se détruire soi-même existe chez les bêtes comme chez les gens.

Le suicide semble d'ailleurs affecter particulièrement certaines espèces ; ainsi les chiens, nos amis si humains. Le genre de trépas qu'ils préfèrent est la mort par inanition, au point qu'il est devenu un lieu commun de citer « le chien qui se laisse mourir de faim sur la tombe de son maître ». Un exemple touchant, parfaitement historique, est rapporté par un tendre ami des bêtes, Henri Coupin. Pendant la Révolution, les Brotteaux, à Lyon, furent le théâtre de scènes tragiques. Un jour, un chien suivit son maître jusqu'au lieu du supplice. Après la salve qui abattit le condamné, l'animal, gémissant, se coucha sur le cadavre abandonné et, refusant toute nourriture des personnes qui s'apitoyaient sur lui, ne tarda pas à mourir.

Les chiens usent encore d'autres genres de mort. Hircan, chien du roi Lysimaque, se jeta, dit l'Histoire, sur le bûcher de son maître et périt dans les flammes.

Il est encore un hôte de nos foyers, le chat, qui n'est pas inaccessible aux crises de désespoir mortel. D'ailleurs, ceux-là seuls qui ne le connaissent pas osent l'accuser d'égoïsme et d'indifférence. Un certain M. Arbousset, missionnaire protestant chez les Bassoutos, en Afrique australe, perdit un fils, âgé de sept ans. L'enfant avait un chat pour inséparable compagnon de ses jeux. Après le décès de son ami, la bête devint inquiète, refusa la nourriture, se mit à fureter partout en miaulant plaintivement ; enfin, elle disparut. On retrouva quelques jours après son cadavre sur la tombe du bambin.

Les Monténégrins assurent que lorsqu'une souris est privée, par larcin ou autrement, de sa provision de noisettes ou de racines, elle se suicide au moyen d'une « morsure au cou ». On pourrait mettre en doute un cas aussi étrange de désarticulation, s'il n'était également rapporté par les Bouriates de Sibérie.

On cite encore des animaux suicidés par désespoir amoureux. Cuvier rappelait, à ce propos, une touchante histoire. Il y avait alors, au Jardin des Plantes, un couple de ouistitis. La femelle vint à trépasser. L'époux manifesta la plus vive douleur. Il caressait en pleurant le corps de sa compagne, comme pour la ranimer par sa chaude tendresse. Lorsqu'il eut la conviction que sa femelle était morte, il s'accroupit dans un coin et se coucha, la figure dans ses mains, refusant la nourriture qu'on lui offrait. Enfin, il succomba.

Les bêtes vieillies sentent l'approche de la mort. Parfois, elles semblent avoir honte de la décrépitude qui les atteint. Elles usent leurs dernières forces à épargner la vue de leur trépas à leurs compagnons. Ainsi, les adorables gazelles, devinant l'arrivée de la Camarde, quittent la colonie, se retirent en un désert, s'étendent sur les cailloux et meurent. Les voyageurs

ont fréquemment rencontré des cimetières d'animaux.

D'après les montagnards des Carpathes, l'aigle, devenu vieux, s'élance une dernière fois de son aire et se laisse tomber sur les rochers. L'image est poétique. La réalité sans doute est plus proche du sol... L'oiseau, affaibli, incapable de soutenir l'effort d'un vol, tombe, vaincu par l'âge, et se tue sur la terre.

Enfin, il y a les scorpions, ces venimeux insectes des pays chauds. On connaît la légende. Le scorpion, prisonnier des flammes, s'enfonce dans la tête le dard empoisonné qu'il porte au bout de la queue. A la vérité, si le fait est plus que douteux, il a été rapporté par des auteurs dignes de foi : par Romanes, notamment. Le voyageur Piron raconte aussi qu'étant à Cuba, il fut piqué la nuit par un scorpion. Il saisit la bête au moyen de tenailles et la posa sur une plaque de tôle, en l'environnant de cendres chaudes et de charbons ardents. L'animal chercha vainement une issue, puis se tint un instant immobile, comme s'il se recueillait avant de prendre une résolution fatale. Alors, il recourba sa queue au-dessus de sa tête et se perça de son dard.

La plupart des naturalistes qui ont renouvelé l'expérience n'ont pas obtenu un aussi remarquable résultat. Ils assurent que c'est là « de la littérature » et que l'animal meurt cuit.

Il appartient à une lionne d'avoir donné l'exemple de sa propre destruction, dans des circonstances étranges, complexes, qui en font le cas le plus troublant qui soit.

Il y a quelques années, une ménagerie, installée dans une « exhibition » américaine, comptait parmi ses pensionnaires une superbe lionne de douze ans. Ce fauve, d'apparence très saine, avait mis bas à trois reprises. Chaque fois, elle n'avait pu donner le jour qu'à des petits chétifs, rachitiques, qui ne tardaient pas à périr. Après sa dernière portée, elle tomba dans la mélancolie. Puis, elle fut saisie d'une crise de désespoir. Alors elle se mit à se ronger la queue, aussi loin qu'elle put atteindre. Cela fait, elle s'attaqua à une de ses pattes de derrière, et la dévora entièrement. Les gardiens mirent fin à ce long suicide en abattant la mère infortunée. Nul n'a jamais su jusqu'où elle aurait poussé son étonnante fureur.

C'est, je crois, le plus curieux cas de suicide qu'il ait été donné d'observer chez un animal. Flaubert, dans la *Tentation de saint Antoine*, raillait le catoblépas, animal si stupide qu'il se dévorait les pattes sans s'en apercevoir. Le romancier n'aurait-il pas calomnié cet être fabuleux ? Peut-être saura-t-on un jour que le catoblépas était un amant malheureux, qui se rongeait de désespoir.

—

Un Saint russe

Nous apprenons presque tous les jours qu'un vol plus ou moins important vient d'être commis dans une église, et grand est déjà le nombre des objets précieux ainsi dérobés par des malfaiteurs. Puisque la bonne foi publique ne suffit plus pour garantir les richesses artistiques des musées et des temples, puisque nous ne sommes plus en ces temps fabuleux où les gens suspendaient aux branches des arbres les objets perdus, afin de permettre à leurs propriétaires de les retrouver, nous avons le devoir de multiplier les mesures de défense et de précaution.

Ces mesures ne seront jamais trop sévères. L'histoire fameuse de la *Joconde* en est une preuve. On peut s'attendre à tout. « C'est pourquoi, m'écrit un de mes amis, qui habite actuellement la Russie. Il y eut peu d'incrédulité et beaucoup de désolation, dans certains milieux populaires moscovites, lorsque le bruit courut, pendant quelques heures, que la châsse de saint Philippe, enfermée à l'église de l'Assomption, avait été volée. Par bonheur, ce n'était qu'une fausse nouvelle. »

***

Quand on connaît l'histoire de ce saint Philippe, on comprend l'émotion que causerait une telle disparition parmi le peuple, car ce personnage fut un de ces héros qui ne craignent pas de se dresser contre les pouvoirs injustes, et de soutenir, au péril de leur vie, la cause des petits, des humbles et des opprimés. Justement, dans ses *Profils russes*, si curieux et attachants, Hermione Poltoratzky a retracé la belle physionomie de ce martyr de la vérité.

Il appartenait à une noble famille. Son véritable nom était Féodor Kolytchof. Répugnant au métier des armes, indigné de la corruption de la cour et des grands, ayant l'âme d'un Tolstoï, il était arrivé un jour, disant se nommer seulement Philippe, au célèbre monastère de Solovetzky, bâti dans une île de la mer Blanche, « tantôt battue par un flot de tempête, tantôt reliée à la terre ferme par un pont de glace d'une solidité d'airain ».

A ce nouveau venu, d'aspect hâve et misérable, qui, ayant longuement marché sur les chemins, ressemblait à un vagabond, les plus rudes travaux furent réservés. « Conduire la charrue, abattre les arbres dans la forêt voisine, tourner la meule du moulin, mettre le pain au four, battre le fer à la forge et prendre le poisson, qui constituait la principale nourriture des moines, le nouveau frère dut s'acquitter de ces multiples devoirs. Il le fit avec sérénité, supportant patiemment les repro-

ches, souvent injustes, les coups même et les rebuffades, peinant plus qu'aucun. »

A la longue, la douceur du frère Philippe eut raison de toutes les rudesses.

Malheureusement, un boyard en voyage, ayant demandé l'hospitalité chez les moines, reconnut, dans leur supérieur, le fils disparu de la famille Kolytchof, et, de retour à Moscou, il fit part au tsar de sa découverte. Or, ce tsar était le terrible Ivan, effroi de ses sujets, qui couvrait la Russie de deuils sanglants, et vivait entouré d'une garde de meurtriers, se livrant, assurés qu'ils étaient de l'impunité, aux plus effroyables désordres et à des crimes quotidiens.

⁂

Précisément, le siège métropolitain de Moscou se trouvait vacant. Ivan, en quête d'un homme docile, pensa le rencontrer chez Philippe, l'envoya chercher, et lui annonça qu'il l'avait appelé afin de le nommer métropolite de sa capitale.

— Seigneur, répondit le moine; il n'est pas bon de charger une nacelle légère d'un poids lourd.

Le tsar insistant, Philippe déclara qu'il n'accepterait que si la garde était chassée. Ceci rendit Ivan furieux, sans l'amener à renoncer au désir qu'il avait de confier le siège de Moscou à cet homme saint, et ce dernier, sollicité, supplié par les prêtres et les évêques, finit par consentir, tout en se proposant de se faire le défenseur du pays agonisant.

Moscou était alors un lieu terrible. Presque quotidiennement, des innocents y périssaient dans les plus affreux tourments, et la place Rouge du Kremlin méritait bien son nom. Le peuple, terrifié, tournait avec désespoir les yeux vers son évêque, de qui les supplications demeuraient vaines auprès du tsar. Enfin, un dimanche, après une cruelle exécution, Ivan se rendit à l'église, entouré de sa garde, et, selon l'usage, s'approcha du métropolite pour lui demander sa bénédiction.

— Tsar, lui dit Philippe à haute voix, nous voici réunis en ce lieu pour offrir à Dieu le sacrifice eucharistique, et tandis que l'Agneau repose sur l'autel, à quelques pas d'ici, le sang coule, un sang chrétien, un sang innocent. On trouve de la justice et de la miséricorde jusque chez les nations païennes, mais dans notre Russie on chercherait en vain l'ombre de ces choses... On ne voit de tous côtés que tueries et dilapidations, et ces horreurs se commettent au nom du tsar... Tu es tout puissant sur ton trône, Ivan, et tu oublies que le Très-Haut est au-dessus de toi, qu'il est ton juge, aussi bien que le nôtre... Comment te présenteras-tu devant lui, les mains couvertes de sang, les oreilles lourdes des gémissements de ceux que tu livres à la torture?... Les malédictions te poursuivent; tout, jusqu'aux pierres que ton pied foule, crie vengeance à Dieu... Ne t'étonne pas de mes paroles. Tu m'as fait pasteur des âmes, et comme tel j'ai mission de proclamer la vérité. D'ailleurs, je ne crains personne, hormis Dieu.

Devant cette apostrophe, Ivan se retira furieux et menaçant, et il ne tarda pas à rassembler un tribunal ecclésiastique pour juger Philippe, accusé d'hérésies imaginaires. Cet homme si ferme ne daigna pas se défendre contre les calomniateurs payés par le tsar. Il se contenta de dire à celui-ci :

— Crois-tu que je craigne ta colère ou que je tremble devant la mort?... Ce n'est pas en vain que je suis arrivé à l'âge où tu me vois (soixante et un ans), sans être jamais tombé dans le mensonge. Je suis prêt à paraître devant mon Juge et le tien. D'ailleurs, j'aime mieux mourir que de laisser dire après moi que, sous la tiare du métropolite, j'ai assisté, impassible, aux iniquités qui se commettaient et servi un pouvoir tyrannique.

Ivan n'osa pas faire mourir Philippe. Il se contenta de l'emprisonner dans un couvent de Moscou. Mais le peuple se réunissant tous les jours pour prier devant ce couvent, on transporta le métropolite au monastère d'Otrotch, dans la lointaine province de Tver. Or, un an plus tard, allant noyer dans le sang les libertés de Novgorod, le tsar, passant non loin d'Otrotch, se souvint de Philippe et envoya Maliouta Skouratof, le plus féroce de ses gardes, sommer le prisonnier de lui donner sa bénédiction.

— Vieillard, cria Maliouta en entrant dans la cellule où Philippe était enfermé, les fers aux pieds, nous sommes en route pour Novgorod, et le tsar t'envoie dire de le bénir.

— Je ne bénis que les bons! répondit l'homme sans peur, en regardant avec tranquillité celui qu'il savait devoir être son bourreau.

Alors, Maliouta Skouratof s'approcha de Philippe et l'étrangla.

Nous prions les abonnés dont l'abonnement est expiré de vouloir bien nous adresser de suite le montant du renouvellement, afin de ne subir aucun retard dans le service de Revue.

Ce qui concerne la rédaction, réclamations diverses et communications pouvant intéresser la Revue, doit être adressé à Mme Gaston Mery, directrice de l'ECHO DU MERVEILLEUX, 70, rue Gay-Lussac, Paris.

ÇA ET LA

Les expériences du Dr Carrel.

La science française a multiplié les empressements et les hommages autour du célèbre docteur Carrel. Le directeur du Rockefeller Institute a donné plusieurs conférences devant des auditoires de médecins. La plus brillante réceptions organisée en son honneur a été celle de la Presse médicale.

Le professeur Landouzy, doyen de la faculté de médecine, prit premier la parole au nom du comité de la presse médicale. Il salua le chirurgien français Carrel, dont le nom illustre a été porté par les cent bouches de la Renommée dans les deux hémisphères.

— Lorsque je visitai, il y a quelques années, dit le professeur Landouzy, le laboratoire de chirurgie expérimentale que dirige Carrel au Rockefeller Institute, je fus émerveillé.

» Dès mon entrée dans le laboratoire, un chien très gai et très gracieux vint gambader autour de moi. Il n'avait pas les deux jambes de devant pareilles. L'une était blanche, l'autre gris noir. On avait à ce chien greffé sur une jambe la peau d'un camarade.

Un autre chien avait la moitié du front et une oreille blanche, alors que l'autre moitié du front et l'autre oreille étaient noires. Ce chien avait été scalpé et greffé ensuite.

» Un chat, qui vécut trois mois, avait un rein transplanté, provenant d'un autre animal.

» Pour arriver à de pareils résultats, conclut le professeur Landouzy, il faut une maîtrise chirurgicale, une patience dont seul Carrel est capable.

» On doit lui être reconnaissant, car il a porté en Amérique, le pays d'action par excellence, la parole, la pensée, le geste français, et il y a triomphé. »

Le professeur Poncet, de la faculté de médecine de Lyon, associa l'école de Lyon à l'hommage rendu au docteur Carrel, qui, on le sait, est Lyonnais.

Le docteur Carrel, très ému, remercia les professeurs Landouzy et Poncet. Il exposa ensuite quelques-unes de ses recherches faites en ces dernières années.

Les physiologues, les chirurgiens ont vainement essayé de savoir comment les plaies cicatrisent, comment les parties détruites de l'organisme se régénèrent, comment il se fait que la croissance s'arrête brusquement à un moment donné ?

— Si on connaissait le mécanisme de la multiplication cellulaire, dit le docteur Carrel, les chirurgiens pourraient activer la cicatrisation des plaies, régénérer, rénover même certains des organes humains.

C'est ainsi que les premiers essais de conversation des tissus furent tentés en 1906.

Après avoir conservé des aortes, des morceaux de tissu, des fragments de cœur pendant plus de cent jours, après avoir réussi à cultiver des cellules comme on cultive des microbes, le savant voulut pousser plus loin ces expériences de conservation de la vie d'organes en dehors de l'organisme.

On vida, en quelque sorte, d'un seul coup, un animal, chien ou chat, de tous ses viscères. L'appareil thoracique, poumons et cœur, les organes abdominaux, estomac, intestin, foie et rate furent pris et placés dans une boîte spéciale. On incisa l'intestin à sa partie inférieure, pour permettre aux matières digérées de s'éliminer. A la partie supérieure, on provoqua la respiration artificielle de cet organisme sans nerfs et sans cerveau. Par l'artère carotide, on transfusa le sang d'un animal vivant.

Alors, par ces moyens artificiels cette bête innommable, composée d'un cœur, d'un poumon et d'un tube digestif, se mit à vivre.

Sur le film cinématographique, l'auditoire émerveillé et troublé vit les poumons se gonfler, le cœur battre d'un mouvement formidable et puissant. On vit les artères fonctionner et se contracter les volutes intestinales.

Une ovation à Carrel salua la fin de la conférence.

Le Patagon pétrifié

Une étrange vente aux enchères a eu lieu sur l'avis suivant :

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

En vertu de deux jugements
du Tribunal de Commerce de la Seine

CORPS

d'un homme pétrifié

A PARIS

HOTEL DROUOT, SALLE N° 13

Le vendredi 27 juin 1913

A QUATRE HEURES DE RELEVÉE

Au comptant. — 10 o/o en sus des enchères.

Cet homme pétrifié, un Patagon de haute stature (1 m. 92), a succombé à deux blessures visibles, l'une sur l'encéphale, l'autre sur le haut du sternum, toutes deux du côté droit. Enseveli à une époque indéterminée, mais très reculée, selon les rites des tribus habitant les côtes sud du Pacifique, sans doute des eaux calcaires ont baigné et pétrifié ainsi sa dépouille. La puissante musculature, la noblesse des formes, y compris celle du crâne, dénotent l'intelligence et une vigueur physique toute primitive chez cet inconnu qui nous rend visite comme la statue du Commandeur.

Découvert au commencement de 1899 par deux pêcheurs chiliens, à l'embouchure de la rivière Tucapel, limite du Chili et de la Patagonie, il fut traîné sur la plage bientôt envahie par les curieux, produisant une panique superstitieuse dans les populations environnantes. M. Hall, un Américain, pressentant de suite un *Business*, acheta le Patagon séance tenante au prix de 5.000 francs, et il se disposait à l'enlever, quand intervint l'autorité, qui mit l'embargo sur la découverte, en prétendant qu'il fallait donner une sépulture chrétienne à ce *payen*.

L'Américain laissa faire, attendit la complicité de la

nuit pour l'embarquer et vogua vers le nord avec son cadavre, pendant que l'autorité délibérait.

A Lima, il exposa le corps pétrifié pendant vingt jours, en encaissant une recette de 300.000 francs qu'il aventura de suite en spéculations hasardeuses. En passant en Colombie, on lui offrit une somme très importante pour cet objet si productif, mais il refusa, pensant faire une meilleure opération en l'exhibant à l'exposition de 1900. Mais, tombé dans la gêne, M. Hall vit saisir son Patagon et disparut.

Les créanciers se sont décidés à faire vendre ce bloc devant l'étrange destinée duquel la gouaillerie devrait s'arrêter.

Il suffit de penser qu'une âme, même une âme obscure de sauvage, habita ce bloc granitique pour imposer quelque respect.

L'Illuminé d'Ascott.

L'épreuve la plus importante de la grande semaine d'Ascott a été troublée par un incident semblable à celui qui s'est produit au Derby.

Tracery, le cheval de M. Belmont, monté par Whalley, menait par deux longueurs à environ un demi-mille de l'arrivée et semblait avoir d'excellentes chances de gagner la coupe, lorsqu'un homme s'élança sur la piste, braqua un revolver sur le jockey et lui cria de s'arrêter. Il n'eut pas le temps de faire usage de son arme (un vieux revolver de gros calibre), car il fut renversé par le cheval, qui s'abattit aussitôt, lançant son cavalier à plusieurs mètres en avant.

Un des chevaux donna à l'auteur de l'attentat un coup de sabot à la tête. Le jockey se releva avec des contusions sans gravité. Quant au cheval, il avait continué la course, privé de son cavalier.

La police releva l'homme, qui était gravement blessé.

C'est un M. Harold Dewitt, et il ne semble pas qu'en renouvelant l'acte de miss Davidson, il ait agi dans l'intérêt des suffragettes.

Ue carnet de notes trouvé sur lui montre clairement qu'il n'en avait qu'aux courses de chevaux, qu'il considérait comme abaissantes et dangereuses pour l'avenir de la race non pas chevaline, mais humaine.

M. Harold Hewitt, sans être positivement un détraqué, semble pourtant avoir souffert, au point de vue mental, de malheurs répétés qui s'abattirent sur lui en ces dernières années. Il y a trois ans, sa mère, à laquelle il était vivement attaché, fut si gravement malade, qu'elle est, aujourd'hui encore, à la merci d'une émotion. (M. Harold Hewitt s'est arrangé pour lui en donuer une d'importance). Il y a deux ans, son père, très riche propriétaire foncier du Herefordshire mourait. L'an dernier, sa sœur était atteinte soudainement d'une affection nerveuse. Enfin, la maison familiale, dont il était justement fier et qui avait appartenu au poète Browning, fut récemment détruite par un incendie.

M. Hewitt avait passé plusieurs années à l'Université de Cambridge, où il avait subi avec succès d'assez difficiles examens. Le désir de son père était qu'il s'adonnât à la grande culture et il avait, à cet effet, été envoyé dans les colonies et à l'étranger. Mais, au cours de ces dernières années, il avait simplement voyagé pour son plaisir et fait de longs séjours en France, en Suisse et en Allemagne. Au cours de ces derniers mois, il avait fréquenté assidûment les milieux spiritualistes et suivi les conférences de la célèbre Mrs Besant.

Les notes trouvées sur lui montrent qu'il avait l'intention, bien avant l'incident du Derby, de se livrer à quelque manifestation désespérée. Il semble que les funérailles de miss Davidson, auxquelles il assista, lui firent hâter son geste.

Etrange phobie d'un prêtre

Le docteur Paul Sainton, médecin des hôpitaux, vient de signaler, dans la *Gazette des hôpitaux*, un cas curieux de phobie chez un prêtre.

Ce prêtre souffre de la phobie de l'autel.

Chaque fois que cet abbé, âgé de quarante-huit ans et qui est fort intelligent, monte à l'autel, il est pris d'une angoisse indicible.

« C'est — il y a trois ans — écrit le malade, à la suite d'un vertige, survenu pendant la célébration d'une messe tardive, au lendemain d'un jour où j'avais pu me fatiguer l'estomac, que j'ai senti une angoisse inexprimable, qui m'a détraqué le système nerveux. Depuis lors, j'ai eu un peu la peur des foules, mais surtout la peur de l'autel.

« Lorsque je pense que je monte à l'autel, que je dois y rester une heure, sans le pouvoir quitter, si surtout je sens derrière moi une foule ou quelque personne gênante, je sens un étau me serrer le front, j'ai le regard mal assuré ; la peur me saisit, augmente le vertige de mes regards et me fait perdre tous mes moyens. »

— Chez ce malade, dit le docteur Sainton, il n'y a, comme le dit Montaigne, aucune sagesse philosophique, ni aucune expérience qui puisse lui donner courage pour remplir son ministère sans trembler. Et cependant il est, par ailleurs, un homme bien portant et équilibré.

« La cause de cet état d'angoisse réside, très probablement, dans l'hérédité de ce prêtre, qui avait des parents fort scrupuleux. Bien que connaissant l'origine de son mal, on n'a pu y trouver jusqu'ici nul remède.

« Aucun traitement, aucune aide n'ont apporté du soulagement à l'angoisse de ce malheureux prêtre ».

L'eutanasie

Le docteur Guillaume Ostwald, professeur de médecine à l'Université de Leipzig, qui dirige, avec le professeur Hœckel, d'Iéna, le mouvement moniste, publie, dans le *Monitische Iahrhnudert* (Le Siècle Moniste) une étude où

il revendique pour les médecins le droit d'administrer une belle mort aux personnes incurables qui manifestent résolument la volonté de sortir de cette vie. Une commission de médecins examinerait, sur demande spéciale du malade si la maladie est vraiment incurable, et lui délivrerait dans ce cas, le droit à l'euthanasie. Un médecin qui ferait mourir sans souffrance un malade remplissant ces conditions ne pourrait être poursuivi.

Nous avons montré déjà que si séduisante que paraisse cette doctrine en épargnant des douleurs inutiles à un pauvre malade, elle est à la fois antichrétienne et antirationnelle.

Pour ceux qui croient à une autre vie, *la douleur n'est jamais inutile*; elle purifie, élève; elle est un commencement de réparation.

D'autre part, même au simple point de vue matériel et pratique, une assemblée de médecins peut se tromper, en croyant condamné un malade qui en réchappera.

Nous connaissons un jeune médecin qui, interne, se fit une piqûre anatomique. On le croyait perdu et ses maîtres et amis, pour lui éviter une affreuse agonie tétanique, proposèrent à sa mère de lui administrer des calmants suprêmes. La mère, bonne chrétienne, refusa. Le jeune interne en est réchappé. Il a le bras droit presque paralysé, mais, grâce à des mouvements appris, cette demi-infirmité ne le gêne guère, puisqu'il est médecin-accoucheur.

Avec les partisans de l'eutanasie, il serait mort depuis quinze ans.

La Société Idéaliste.

Une intéressante société dont un des promoteurs est notre collaborateur distingué, le célèbre peintre Maurice Chabas, vient de se fonder à Paris, sous le titre de « Société Idéaliste ». Cette société accueille dans son sein des littérateurs, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des artistes dramatiques et lyriques.

Fondée dans le but de répandre dans le public « le goût d'un idéal supérieur et de favoriser l'éclosion d'œuvres empreintes d'idéalisme dans l'art et la pensée », disent les statuts qui viennent d'être approuvés, la Société Idéaliste accomplira sa tâche par des conférences, des expositions, représentations théâtrales, des concerts, etc., etc.

Elle a déjà vu s'unir à elle un grand nombre des plus hautes personnalités qui partagent ses aspirations, sous la présidence de MM. Edmond Rostand, Mæterlinck et Camille Flammarion. Siège provisoire : 14, avenue de Verzy. Paris.

A propos de la « Magie astrale ».

On nous demande l'insertion de la protestation suivante :

« M. Jean Mavéric, professeur à l'Ecole hermétique, a l'honneur d'informer les lecteurs de la *Magie astrale*, qu'il décline toute responsabilité touchant la réclame, qui figure en divers endroits de cet ouvrage, car elle y fut introduite à l'insu de l'auteur.

Superstitions de la Saint-Jean.

De la *Chronique médicale* :

« Si une poule demande à couver à la Saint-Jean, laissez-la une nuit dehors avant qu'elle couve, parce qu'autrement le maître de la maison mourrait dans l'année; telle est la légende qui règne dans certains villages du pays de Namur.

« Dr G. W. (*Namur*). »

Le Château des bijoux volés.

Sous ce titre l'*Eclair* a publié une correspondance de Brest qui relate un fait curieux.

Le 16 juin, le jeune et intrépide aviateur Fugairon, après avoir plané au-dessus des croiseurs *Gloire*, *Marseillaise* et *Condé*, avait regagné la côte, et il prenait d'impressionnants virages au-dessus du château de Ker-Stears. De la terrasse, tous les hôtes du château suivaient les évolutions du pilote qui, du haut des airs, lançait des tracts sur lesquels on lisait : « *Si vis pacem para bellum* — Vive la France ! »

Soudain, un cri retentit : « Mes bagues, où sont mes bagues ! » C'était Mme Bernard, parente du directeur de la succursale du Crédit Foncier, qui venait de s'apercevoir qu'elle avait perdu deux anneaux d'or sertissant opale, saphir et brillants. Elle se souvint qu'elle sortait du lavabo, elle y courut : les bijoux avaient disparu.

Peut-être n'a-t-on pas oublié que le château de Ker-Stears fut déjà le théâtre d'une retentissante affaire : un bijoux, le fameux diamant bleu, y avait disparu.

M. Fugairon, dont il est question au début de cette note, est un des jeunes aviateurs hardis devant lesquels s'ouvre le plus bel avenir de gloire.

NOTRE COURRIER

UNE APPARITION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Je viens d'apprendre une nouvelle qui intéressera certainement les lecteurs de votre journal et aussi tous les catholiques.

La Très Sainte Vierge est apparue le 17 mai dernier, à Bondy, à des jeunes filles qui devaient faire le lendemain leur première communion. Ces enfants étaient réunies dans le jardin de la propriété du patronage et priaient pour la plupart quand l'Apparition a eu lieu. Elle était vêtue de blanc et portait un voile blanc sur la tête. Elle est restée visible assez longtemps, souriant aux prières des enfants et les saluant avant de disparaître. Une nuée d'une blancheur éclatante l'entourait.

DOMINIQUE.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.